

Les patriotes étaient-ils bien armés?

Robert-Lionel Séguin

Volume 7, numéro 1-2 (37-38), janvier–avril 1965

1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Séguin, R.-L. (1965). Les patriotes étaient-ils bien armés? *Liberté*, 7(1-2), 18–32.

Les patriotes étaient-ils bien armés ?

Tout soulèvement armé implique la présence d'un matériel de guerre d'une certaine importance. Quel serait celui des forces patriotes en 1837 et 1838? Il est difficile de répondre à pareille question car les milices populaires n'ont point d'archives. On peut cependant en faire un estimé approximatif, grâce aux renseignements glanés dans les dépositions et les narrations contemporaines. Chose certaine, les troupes régulières disposent d'un armement qualitativement et quantitativement supérieur.

D'octobre 1837 à novembre 1838, nombre de patrouilles patriotes circulent régulièrement à travers la campagne. La plupart de ces hommes sont armés. Ces déplacements sont maintes fois signalés dans les documents du temps, mais la présente étude ne permet pas de s'attarder à ces détails. Mieux vaut s'en tenir aux engagements majeurs.

Au cours de ces rencontres, les insurgés portent occasionnellement des armes blanches (épées et sabres) et ordinairement des armes à feu (pistolets et fusils). Rappelons que tous les fusils ne sont pas aussi anciens qu'on le pense généralement. Certains viennent d'être achetés au magasin du village. D'autres ont été râflés chez des loyalistes et des chouayens (1). Enfin, on ira en chercher plusieurs aux Etats-Unis, notamment à l'automne de 1838. Mais plus de la moitié du matériel patriote est démodé. Il s'agit de fusils "à pierre", la plupart fabriqués au XVIIIe siècle. Les Patriotes ont encore quelques pièces d'artillerie, mais ces armes sont de facture domestique, à l'exception d'une ou deux qui ne rendent leur charge qu'une seule fois.

(1) Par dérision pour désigner un lâcheur et un mouchard. L'appellation fut employée, une première fois, pour nommer les soldats français qui ont abandonné le combat au fort du même nom.

Les insurgés ne sont guère mieux favorisés sur le plan quantitatif. Rarement plus de la moitié des combattants a des armes. Le reste attend le moment de charger les Habits-Rouges avec des fourches, des faux et des bâtons.

Les munitions sont pareillement rares, même si on fond des balles en différents endroits. Veut-on quelques précisions à ce sujet? En novembre 1837, il se fabrique des balles chez François-Xavier Desjardins et Joseph Rasette, de Vaudreuil (2). Même activité chez l'aubergiste François Macé, de Saint-Athanase (3). On fait également des cartouches chez Girouard et Dumouchel, à Saint-Benoit. Selon Paul Brazeau, "Monsieur Pelletier & les Messieurs delorimier Etoient du Nombre des fabricateurs..." (4) Deux jours avant le feu de Saint-Eustache, Girouard remet un moule à balle (5) à Joseph Constantineau (6).

On est aussi actif dans le Sud. A Saint-Denis, les forgerons Jean-Baptiste Mignault et Julien Caouette réparent des fusils jour et nuit. D'autres coulent des balles, notamment Georges Saint-Germain et Lévi Larue. Ce dernier utilise un moule taillé à même une patate. La veille du combat de Saint-Charles, le forgeron Foisy installe un soufflet et une enclume sous le hangar du marchand Eusèbe Durocher. C'est là que l'artisan s'affaire "à mettre en ordre les fusils qu'apportaient les différents habitants" (7).

Une citation prête souvent à équivoque hors de son contexte. Telles ces paroles lapidaires prononcées à l'historique assemblée de Saint-Charles: "le temps est venu de fondre les cuillères pour

(2) Déposition d'Ann Woods, de Vaudreuil, contre Augustus Matheson, 9 janvier 1838. Documents de 1837-1838, pièce no 3894. Archives du Québec.

(3) Déposition de François Ouimet, de Saint-Athanase, 25 janvier 1838. No 253. Archives du Québec.

(4) Déposition de Paul Brazeau contre J. J. Girouard, J. Bte Dumouchel le docteur Masson & autres individus de St. Benoit, St. Eustache & Ste. Scholastique, 8 janvier 1838. No 805. Archives du Québec.

(5) Il y a deux sortes de moules à balle: les plaques et les "tenailles". Ceux de la seconde catégorie sont les plus courants. Nous en connaissons deux variétés. L'un d'elles comporte une espèce de marteau à une extrémité. Ce "marteau" sert à corriger les bavures.

(6) Déposition de Joseph Constantineau contre J. J. Girouard et de Lorimier, 8 janvier 1838. No 809. Archives du Québec.

(7) Déposition de Luc Ethier, de Saint-Charles, 6 décembre 1837. No 346a. Archives du Québec.

en faire des balles". A l'époque, cuillères, écuelles et autres ustensiles sont d'étain. Les cuillères sont particulièrement fragiles. Quand elles se brisent, la ménagère recueille tous les morceaux pour les remettre à l'étainier ambulant. Même que des habitants ont leur propre moule à cuillère. Il arrive alors couramment que ces vieux ustensiles soient transformés en munitions de chasse.

Ne confondons pas les soulèvements de 1837 et de 1838, complètement différents par leurs chefs, leurs participants et les lieux où ces épisodes se sont déroulés. Mais dans chaque cas, la disproportion des forces laisse clairement prévoir l'issue de ces campagnes. Les Patriotes ont néanmoins relevé le défi et sont montés sur la brèche. Voyons comment ils sont armés lors des héroïques engagements de 1837 et de 1838.

Escarmouche de Chambly (vendredi 17 novembre 1837).

La veille de ce premier engagement, le connétable Malo se rend à Saint-Jean pour arrêter le notaire Dameray et le docteur Davignon. L'officier de justice est escorté d'un détachement de la *Montreal Volunteer Cavalry*, commandé par le lieutenant Ermatinger. Les chemins sont boueux. Au retour, la troupe évite la route de Laprairie pour prendre celle de Chambly pourtant plus longue de plusieurs milles.

Les soldats atteignent Chambly le lendemain matin, vers six heures. Une vingtaine de patriotes tentent vainement de leur couper le chemin, mais ce n'est que partie remise. Quelques heures plus tard, un détachement insurgé prend position en face de la maison de Joseph Trudeau, à une lieue de Longueuil. Il est bientôt rejoint par François Barsalou et quelques habitants de Chambly. Toute la troupe est sous les ordres de Bonaventure Viger. La cavalerie anglaise est mise en fuite (8).

Parmi les combattants armés d'un fusil, citons Bonaventure Viger, Patrick Murray, François Benoît, Joseph Bellerose, Elie Brossard, David Jodouin, Joseph Jodouin, le fils Parizeau, Pierre Fontrouge, Alexis Lavigreur, Joseph Vincent, Godfroy Lavi-

(8) Curieuse coïncidence, le premier coup de feu de la rébellion, du côté insurgé, aurait été tiré par un anglophone du nom de Patrick Murray.

gueur, Constant Robert, Joseph Sansfaçon, Daniel Jobineau, Michel Godin et Joseph Viger (9).

Fusillade de Booth's Tavern

Le samedi 18 novembre, le colonel Wetherall traverse le fleuve en direction des campagnes du sud. Il amène avec lui le 1er Régiment des Royaux et un détachement de la Cavalerie Volontaire. Il sera bientôt rattrapé par un corps de Dragons légers et par un détachement d'artilleurs avec deux canons. Cette troupe se rend à Chambly pour enquêter sur les événements de la veille.

Pareil déploiement ne passe pas inaperçu. A Longueuil, les soldats s'arrêtent à la forge Fournier où les magistrats Bellingham et Leclerc trouvent les menottes qui ont servi à Demaray et Davignon. A quatre milles de Chambly, les soldats se heurtent à un détachement d'une trentaine de Patriotes armés et montés sur leurs chevaux de travail. Après un bref échange de balles, les cavaliers insurgés tournent bride et galopent vers la montagne de Beloeil. La colonne anglaise reprend sa marche jusqu'à l'auberge Booth, où la route traverse un profond ravin. Le pont est gardé par une centaine d'hommes, commandés par le docteur Kimber, de Chambly. Une dizaine d'entre eux ont des fusils. Tous se replient en bon ordre après un bref engagement. Quatre sont faits prisonniers pour s'être trop attardés à canarder les réguliers de la jeune reine Victoria.

Saint-Denis (jeudi 23 novembre)

Point n'est besoin de narrer les principaux événements qui ont marqué l'histoire bataille de Saint-Denis. Ils sont suffisamment connus de tous. Limitons-nous au bilan des armes et des munitions du côté patriote.

Au pont Laplante, le flanc gauche de l'avant-garde britannique est salué par le feu d'éclaireurs patriotes. Une bonne dizaine ont des fusils. Au village, quelques hommes portent le sabre.

(9) Déposition d'Eugène Rocque, père, de Longueuil. 21 novembre 1837 No. 59. Archives du Québec.

Tel Jean-Baptiste Maillet, chargé du transfert du lieutenant Weir. Son compagnon, Lussier, a un fusil.

Les Patriotes disposent d'environ cent vingt-cinq fusils. Quelque soixante-dix hommes armés se barricadent dans la Maison Saint-Germain, pivot défensif des positions insurgées. De vingt-cinq à trente se retranchent dans la distillerie Nelson et une dizaine d'autres prennent position dans la chapellerie. Des pelotons se jettent dans les maisons Guertin et Dormicourt, ainsi que dans le magasin Pagé. Enfin, une cinquantaine de défenseurs se blottissent dans un fossé en potence de la rue du Lion. Seulement six ou sept de ces derniers sont armés.

Parmi les combattants qui ont des fusils, citons:

Chapellerie — Lévi Guertin et Augustin Carignan.

Distillerie — Joseph Courtemanche et Benjamin Durocher.

Maison Saint-Germain — Dr Wolfred Nelson, Augustin Lafèche, David Bourdages, Charles-Ovide Perrault (10), Louis Larocque, Louis Pagé, Dr Joseph Allaire, Lévi Larue, François Jalbert, Joseph Gravel, Louis Lacasse, Honoré Bouthiller, Joseph Dudevour, Eusèbe Phaneuf, Charles Saint-Germain, Jean-Baptiste Patenaude, Joseph Blanchard, Pierre Minette, Antoine Lusignan, Pierre Allaire, Joseph Pérodeau, Georges-Etienne Cartier, Joseph Dupont, Joseph Allaire, Lévi Bourgeois, François Lamoureux, Pierre Bourgeois, Jean-Baptiste Dupré, Henri Cartier et Pierre Mondor.

Une douzaine d'autres, pareillement armés, se battent en tirailleurs derrière la grange Phaneuf et les cordes de bois de chauffage des Saint-Germain. Mentionnons Charles Gouin, Louis Chapdelaine, Hippolyte Chapdelaine, Denis Peloquin, François Nault, Olivier Chamard, Pierre Beaulac, Antoine Daigne et François Nicolas.

Le détachement de milice de Saint-Denis possède un canon de parade qui est traîné devant la Maison Saint-Germain. Les Patriotes le bourrent de mitrailles jusqu'à la gueule et le pointent de façon à balayer la route. La pièce est confiée à Pierre Bourgeois, aubergiste, mais l'artilleur improvisé ne lui fait jamais rendre sa charge.

(10) Député du comté de Vaudreuil, il est mortellement blessé et meurt à Saint-Denis dans la nuit suivante.

Les régiments anglais sont commandés par le colonel Gore, un vétéran de Waterloo. A la brunante, ils dégringolent néanmoins vers Sorel, vaincus par ces habitants, la plupart armés de vieux fusils de chasse.

Saint-Charles (samedi 25 novembre)

Les troupes débouchent à Saint-Charles vers deux heures de l'après-midi le samedi 25 novembre. Le colonel Wetherall et les majors Wade et Guky sont suivis de quatre compagnies de Royaux, d'un détachement de cavalerie, de deux corps d'artilleurs et d'une batterie de campagne de cinq canons.

Le flanc de l'armée essuie d'abord le feu des tirailleurs de Saint-Marc, alignés sur la rive du Richelieu. Une quinzaine d'entre eux ont des fusils. A Saint-Charles même, une trentaine d'hommes armés défendent l'abattis dressé devant le manoir Debartz. Par deux fois, ils briseront la charge anglaise. Les montures du colonel Wetherall, du major Wade et du capitaine David sont successivement tuées par les francs-tireurs insurgés. Durant toute la durée du combat, les défenseurs du village ne disposeront jamais plus de soixante-dix à quatre-vingts fusils (11). Vers le soir, une centaine d'hommes de Saint-Pie arrivent en vue de la scène du combat pour prêter main forte à leurs frères d'armes, mais ils rebroussement chemin en apprenant la défaite patriote. Quelque vingt-cinq d'entre eux portaient des fusils (12).

C'est à Saint-Charles que les insurgés utilisent pour la première fois un canon, à la surprise même des soldats. A vrai dire, ils avaient traîné deux vieilles pièces dans leur camp (13). Une ne brûle pas son amorce et l'autre ne part qu'une fois. Ces canons sont installés près du chemin, à environ soixante verges du manoir. Ils défendent une barricade formée de tronc d'arbres, de cailloux et de terre gelée.

(11) *Procès politique. La reine vs. Nicolas et al.* Accusés d'avoir mis à mort, le 27 novembre 1837 Pendant l'Insurrection, Le nommé Joseph Armand dit Chartrand l'un des volontaires au service de Sa majesté stationé (sic) à St. Jean, (Montréal, 1838), 10.

(12) Déposition de Célestin Parent. No 859, Archives du Québec.

(13) *La Quotidienne*, vol. 1, no 2. Montréal, samedi 2 décembre 1837, p. 6.

Engagement de Saint-Mathias (lundi 27 novembre)

Le colonel Wetherall et ses soldats laissent Saint Charles lundi le 27 novembre pour rentrer à Montréal, via Chambly. Le major Goddu, de Saint-Césaire, se trouve déjà à Saint-Mathias avec une centaine de patriotes. Il est bientôt rejoint par Louis Marchand et quelques autres. C'est alors qu'on décide de se porter à quelques arpents en avant du village pour bloquer la route à la colonne qui s'amène. La fusillade dura une bonne demi-heure, mais les hommes de Goddu doivent se retirer devant la supériorité numérique des Loyaux. Une quarantaine d'insurgés ont des fusils.

Combat de Moore's Corner (mercredi 6 décembre)

Plusieurs patriotes passent aux Etats-Unis après les engagements de Saint-Charles et de Saint-Mathias. Ayant mis en commun leurs économies, ils réussissent à acheter une centaine de fusils, deux petits canons montés sur une voiture et plusieurs caisses de munitions. Lucien Gagnon surnommé *l'Habitant*, cultivateur à Saint-Valentin, rentre au Canada de nuit pour enrégimenter des hommes. Il fait si bien qu'il retourne bientôt en territoire américain, via la Pointe-à-la-Meule, avec quelque soixante-cinq hommes.

A la tête d'environ quatre-vingts hommes traînant deux canons, Mailhot, de Saint-Pierre-les-Becquets, décide de revenir au pays les armes à la main. Il a comme aides de camp Gagnon, Bouchette, Duvernay, Rodier et Boudreau. De fait, la petite armée d'"invasion" foule le sol canadien près de Philipsburg. Une présence aussi insolite est vite signalée au major Kempt qui prend la gouverne de trois cents volontaires pour se rendre à Moore's Corner, à la croisée des chemins de Saint-Armand et de Philipsburg.

Il y arrive alors que les insurgés hésitent à se barricader dans la maison Moore. Surpris par le feu des Volontaires, ils se jettent néanmoins derrière des abris de fortune. La fusillade crépite jusqu'à la nuit tombée, alors que les Patriotes se replient vers les Etats-Unis, laissant quelques blessés et trois morts sur le terrain,

dont Patenaude, de Saint-Jean. Les pertes matérielles sont comparativement plus lourdes. Elles consistent en deux canons, cinq barils de poudre, six boîtes de cartouches et soixante-dix fusils.

L'expédition d'Oka (jeudi 30 novembre)

L'agitation populaire gagne le Nord alors qu'il y a plus grande pénurie d'armes chez les insurgés. C'est pour s'en procurer que Girod, Hubert, Pelletier, Dumonchel et Chénier quittent Saint-Eustache avec quelque trois cents hommes le mercredi soir 29 novembre. La troupe se dirige vers Oka pour y saisir tout l'armement qui s'y trouve. La mesure préviendrait également toute descente possible de la part des Volontaires de Saint André, à qui on prête des intentions analogues à celles des Patriotes.

On arrive en vue de la Mission à bonne heure le lendemain matin. Hyacinthe Larocque, dépêché en éclaireur, revient bientôt pour déclarer que tout est calme au village. Les insurgés s'emparent d'abord d'un petit canon de cuivre appartenant aux Sulpiciens. Ils se rendent ensuite au magasin de la *Hudson Bay Company* où ils prennent huit fusils, un baril et demi de poudre, plus de mille livres de plomb, une petite caisse de balles et un baril de lard (14).

Saint-Eustache (jeudi 14 décembre)

Le seul récit de cette bataille fournirait suffisamment de matière à un volume. Il ne convient pas de rappeler, ici, tous les événements qui se sont déroulés au cours de cette héroïque journée. Retenons ce qui suit. Lorsque l'armée anglaise atteint le village, une bonne moitié des Patriotes est à faire du recrutement dans les concessions. Les premiers soldats sont aperçus par les défenseurs d'un avant-poste insurgé situé à l'auberge Misac Cyr. Des coups de feu sont tirés. Une dizaine d'hommes ont des fusils.

Le 83^e régiment des volontaires du capitaine Globenski ne tarde pas à se démasquer comme il prend position à Sainte-Rose. Chénier et cent-cinquante hommes s'élancent à la course sur la

(14) Déposition de Hyacinthe Larocque. 5 décembre 1837. No 796. Archives du Québec.

glace des Mille-Iles pour tenter de déloger l'ennemi de ces premiers retranchements. Seulement une soixantaine sont armés. On se replie bientôt vers Saint-Eustache où Chénier et ses lieutenants font rapidement l'inventaire de leurs effectifs qui ne dépassent pas trois cents défenseurs.

Décidés de mourir sur la brèche, Chénier, Guitard, Deslauriers, Major, Gosselin, Courville, Cabana, Langlois, Robillard et une cinquantaine d'autres se jettent dans l'église et barricadent les portes avec des bancs et des poêles. Quelques-uns se postent dans les clochers pour mieux canarder les régiments rangés en bataille. D'autres se réfugient dans les jubés après avoir rompu les escaliers. Tous ces hommes ne disposent que d'une trentaine de fusils.

Un vingtaine se retranchent dans le presbytère sous la conduite de Charles Forget, de Saint-Janvier. Quelques pelotons s'enferment dans le couvent et les bâtisses environnantes, notamment les maisons Scott, Dorion et Dumont. A ce moment, près de six mille soldats encerclent Saint-Eustache. Chénier ne dispose que de trois à quatre cents hommes et de quelque deux cents fusils (15). Pour leur part, les défenseurs de l'église et du couvent n'ont que quatre-vingts fusils de chasse et quelques pistolets.

Les Patriotes ont-ils des pièces d'artillerie à Saint-Eustache? Une dizaine de jours plus tôt, un convoi insurgé traverse la seigneurie Dumont, en direction du camp Chénier. A travers les carreaux d'une fenêtre, Jean-Baptiste Brunet aperçoit "un canon monter sur des Roux, dans une traine le canon étoit un canon de fonte d'environ trois pieds de Long" (16). Dans la même nuit, d'enchaîner l'habitant, "j'ai vue deux autres cannon de Bois, entouré en fer, appeler *ceicle* fait de chêne Blanc de quatre pied environs monter sur une charpente comme une meulle à pierre. Tous deux dans des trains avec un cheval sur chaque trin..." (17) Un autre canon et cinq bûrils de poudre seraient cachés non loin dans une savane. Tout ce matériel a-t-il servi à la bataille? Nous en doutons. Un témoin oculaire de ces tragiques

(15) Déposition de Noël Duchesneaux, de Sainte-Scholastique. 20 décembre 1837. No 810. Archives du Québec.

(16) Déposition de Jean-Baptiste L'Etang. 5 décembre 1838. No 1088. Archives du Québec.

(17) *Loc. cit.*

événements, très probablement le curé Paquin (18), écrit à ce propos: "on les croyait (les insurgés) bien armés, fournis de munitions, et même munis de nombre de canons de bois de chêne cerclés en fer. Tout cela était faux ou grossièrement exagéré; il n'y eut jamais qu'un canon de bois commencé à St-Benoit, et il ne put être achevé" (19).

C'est avec ce seul matériel de guerre que les Patriotes, opiniâtres, se sont dressés devant les réguliers de Colborne.

Transportons-nous désormais dans le Sud où se déroulera l'insurrection de 1838.

L'"invasion" de Robert Nelson (28 février 1838)

Le mouvement de Mackenzie dans le Haut-Canada oblige Colborne à vider pratiquement la région montréalaise des Habits-Rouges qui s'y trouvent. Réfugié aux Etats-Unis, Robert Nelson fait mine d'envoyer ses hommes au secours des Réformistes. Ce n'est qu'une feinte car il prépare sa rentrée en Canada. A cette fin, il réunit trois cents hommes, trois canons et environ deux cents fusils à Alburg. La frontière est franchie le mercredi 28 février et les Patriotes établissent leur camp à un demi-mille plus loin. C'est là que Nelson lance sa fameuse proclamation de l'Indépendance. Entre temps, la milice de Missisquoi est appelée sous les drapeaux pour opérer sa jonction avec les réguliers du colonel Booth, bivouaqués à Henryville. Le choc n'a cependant pas lieu, car le général Wool, commandant des troupes américaines au lac Champlain, réussit à convaincre Nelson de rentrer aux Etats-Unis, ce qu'il fait le lendemain 1er mars.

La prise du Henry Brougham

Durant l'été de 1838, de Lorimier revient plusieurs fois en Canada, notamment dans le comté de Beauharnois où il rallie de nombreux partisans à la cause de l'indépendance. Saint-Clément,

(18) Il n'a jamais été tendre à l'égard des Patriotes. Son vicaire, l'abbé Lagorce, n'a jamais entièrement partagé ses opinions.

(19) *Journal historique/ des événements arrivés/ à Saint Eustache,/ pendant la rébellion du comté du lac des Deux-/ Montagnes, etc., par un témoin oculaire. Montréal, 1838. p. XXVIII.*

Saint-Timothée, Sainte-Martine et Beauharnois sont les principaux foyers de rébellion. Parmi les personnalités les plus actives, citons Brien, Chèvrefils, Dumouchelle, Touchette, Rochon, Goyette et Prieur (20). La plupart d'entre eux seront exilés en Australie.

Il est convenu que les forces patriotes se rassembleront le samedi 3 novembre. Quelque quatre cents hommes répondent à l'appel dès la veille. Ils sont armés d'une centaine de fusils de chasse et de six vieux canons de bois de fabrication domestique. D'autres combattants arrivent toute la journée, si bien que leur nombre atteint six cent la nuit suivante.

C'est alors qu'on décide de capturer le *Henry Brougham*, vaisseau qui sert de transport de troupes et qui assure la liaison entre Lachine et les Cascades. Le bruit court que le bâtiment est armé de deux canons. Vers six heures, le samedi matin 3 novembre, une centaine d'hommes sont postés dans des maisons près de la rive, alors qu'une cinquantaine d'autres s'installent dans le hangar du quai, sous les ordres de François-Xavier Prieur. Le vaisseau est pris sans coup férir. Le capitaine et l'équipage sont conduits à l'hôtel Provost, puis dirigés vers Chateauguay.

La prise du manoir Ellice

La journée du 3 novembre est fertile en événements de toutes sortes. Dans l'après-midi du même jour, le docteur Brien et ses hommes se rendent au manoir Ellice pour y prendre les fusils et les munitions qu'on disait s'y trouver. Mais les occupants sont prévenus de cette visite. Les Patriotes y rencontrent le fils Ellice, l'agent Brown et plusieurs volontaires bien décidés d'y soutenir un siège. Quelques coups de feu vont suffire à leur faire changer d'idée. Les insurgés s'emparent d'une quinzaine de fusils et de plusieurs caisses de balles.

L'escarmouche de la Tortue

Ce samedi 3 novembre nous réserve une autre rencontre d'importance. Précédemment, les Patriotes du comté de Laprairie doivent se réunir à Saint Constant sous les ordres de Joseph Robert,

(20) Originaire de Saint-Polycarpe de Soulanges.

Pascal Pinsonneau, Joseph Longtin, Ambroise et Charles Sanguinet. De là, ils projettent de se rendre à Laprairie pour s'emparer des casernes, du bateau à vapeur qui assure la liaison avec Montréal et du terminus du chemin de fer de Saint-Jean. Incidemment, les rails sont enlevés sur une certaine distance et les voitures de la malle arrêtées.

Ne l'entendant pas de la même oreille, les loyalistes de Saint-Philippe et de Saint-Constant se portent à la rencontre du bataillon insurgé à quelques milles de Laprairie, à un endroit connu sous le nom de La Tortue. Là, ils se barricadent dans la maison David Vitty.

La troupe patriote se présente devant la place tard dans la soirée du 3 novembre. Les défenseurs tirent quelques coups de feu pour effrayer les arrivants. Bien au contraire, ces derniers, armés d'une quarantaine de fusil, encerclent la maison et visent sur tout ce qui bouge aux fenêtres. Un nommé Walker est tué et David Vitty est blessé. Les assiégés ne tardent pas à se rendre.

L'excursion de Caughnawaga (dimanche 4 novembre)

Comme à Oka, l'année précédente, les Patriotes espèrent trouver des armes au Sault-Saint-Louis. Dans ce but, quelque soixante-quinze hommes se présentent devant le village indien à l'aurore du dimanche 4 novembre. Ils sont commandés par Cardinal, Duquet et Lepailleur. Une indienne, partie à la recherche d'une vache, les aperçoit comme ils sont à acheter quelques fusils. La femme en informe aussitôt les siens qui décident de s'emparer des "visiteurs" pour les remettre aux autorités. Ils leur envoient immédiatement quelques parlementaires pour leur faire savoir qu'on est disposé à les entendre. Mais les Patriotes tombent dans une embuscade et sont faits prisonniers aux abords du village. On leur prend une centaine d'armes à feu (21).

Combat de Lacolle (mercredi 7 novembre)

Les rencontres les plus importantes restent à venir. Le lundi 5 novembre, Trouvay et une cinquantaine d'hommes laissent le camp de Napierville pour patrouiller la région. Le lendemain matin, un détachement patriote est dépêché à Rouse's Point pour

(21) *Report of the state trials, before a general court martial held at Montreal in 1838-9, (2 vol., Montréal, 1839), 1: 33.*

y ramener les recrues américaines qui doivent s'y trouver, ainsi que les armes et les munitions que Nelson a fait cacher près du quai Vitman. Ce matériel de guerre consiste en un canon, quelque deux cents fusils et plusieurs caisses de balles. L'expédition est confiée à Trouvay et Coté, qui sont assistés de Julien Gagnon, de Morin et du capitaine Grégoire. Le parti patriote, comptant environ cinq cents hommes, évite Lacolle de quelques milles pour déjouer le capitaine Marsh qui s'y trouve déjà avec une compagnie de Volontaires. Prévenu, l'officier poste des sentinelles au pont de la rivière Lacolle. Elles sont cependant bousculées après une brève fusillade et les insurgés reprennent le chemin jusqu'à la frontière. Personne ne les attend car le gouvernement américain a fait avorter le plan. On couche sur place et, le lendemain, au soleil levant, on prend le chemin du retour avec les armes et les munitions du quai Vitman.

Entre temps, le colonel Odell et le capitaine Marsh enjoignent au major Schriver, d'Hemmingford, de se rendre immédiatement à Lacolle avec ses hommes. On fait si bien que les Loyaux sont tous réunis à cet endroit-là, le matin du mercredi 7. La troupe se range en bataille. Les forces d'Hemmingford occupent le centre, alors que la compagnie de Marsh et les hommes de Lacolle garnissent l'aile droite. Les volontaires du capitaine Weldon s'alignent sur le flanc gauche. Enfin, le capitaine Fisher et sa compagnie se tiennent à l'arrière pour surprendre les assaillants et leur couper la retraite.

Le choc a lieu dans l'après-midi du même jour. Les insurgés, qui ont quelque deux cents fusils, se battent avec courage avant de se replier finalement vers la frontière.

Bataille d'Odelltown (vendredi 9 novembre)

Le docteur Robert Nelson avait déjà envoyé des messagers pour demander aux Patriotes de se rendre à Napierville. La plupart y sont déjà lors de l'affaire de Lacolle. Pour les autres, c'est désormais trop tard. Bientôt, une nouvelle parvient à l'effet que Colborne traverse à Laprairie, avec sept mille hommes. Il faut agir vite, mais, auparavant, Nelson décide de récupérer toutes les armes possible avant d'engager la lutte avec le gros des forces anglaises. Le jeudi matin, 8 novembre, il quitte Napierville avec environ huit cents hommes, pour se rendre à Lacolle et à Odelltown. Le même soir, toute la troupe arrive à Lacolle et s'empare de la place sans coup férir.

Le lendemain, vendredi 9, Nelson et cinq cents patriotes se dirigent vers Odelltown, où se trouvent déjà le colonel Taylor et deux cents hommes qui seront bientôt rejoints par le capitaine Vaughan et une centaine de volontaires. Arrivent enfin le major Schriver et la brigade d'Hemmingford, puis le capitaine Grattan, de l'Ile-aux-Noix, avec une partie du 42ème Régiment.

La bataille s'annonce rude pour les insurgés qui divisent leurs effectifs en trois colonnes. Le centre est commandé par le major Hébert, alors que la droite et la gauche sont respectivement confiées à Hindelang et Nelson. Armés d'environ trois cents fusils, les tirailleurs patriotes se jettent dans les granges environnantes ou s'alignent derrière les clôtures de pierre. Pierre Denaut fournit même les noms d'une cinquantaine de combattants qui ont des armes à feu (22). Ceux-ci disposent pareillement d'un canon qui ne rend jamais sa charge (23). Le combat dure près de cinq heures. Comme les munitions se font de plus en plus rares, les insurgés se retirent à la nuit tombée.

Bataille de la rivière Châteauguay

Seul, Beauharnois reste insoumis. Les Patriotes y établissent un camp de quelque trois cents hommes, près du pont de la rivière Châteauguay, précisément sur les terres de Baker et Vallée. Cette nouvelle initiative incite les autorités à dépêcher un détachement du 71ème Régiment et un corps de génie, en tout huit cents hommes sous les ordres des colonels Carmichael et Phillipotts.

Les Anglais se portent à l'assaut de la place, comme prévu. Mais ses défenseurs optent pour un plan de bataille peu conventionnel. Au nombre de quelque cinq cent, ils chargent tout bonnement les troupes au pas de course. Surpris, les soldats tirent une première décharge, mais rien n'arrête l'élan des insurgés qui ripostent à leur tour. Les assaillants dégringolent finalement vers l'arrière avec leurs blessés, laissant les Patriotes maîtres du terrain.

(22) Déposition de Pierre Denaut, Michel Richard et Antoine Richard contre Théophile Decoigne et Amable Daunais. 20 novembre 1838. No 2703. Archives du Québec.

(23) *A sermon, delivered in the Wesleyan chapel, Odelltown, on saturday, November 9, 1839, being the first anniversary of the battle, etc., by the Rev. Robert Cooney, Wesleyan Missionary. Montréal, 1840, 28.*

L'affaire de Saint-Timothée

Le samedi matin 10 novembre, Prieur retourne à Beauharnois où sont encore deux-cent-cinquante hommes qui refusent de déposer les armes. Dans l'après-midi, un messager arrive à bride abattue pour les avertir de la marche de deux bataillons de milice de Glengarry, sous les ordres des lieutenants-colonels MacDonald et Fraser. Cette colonne groupe mille deux cents hommes. Le nombre des patriotes ne dépasse pas deux-cent-quarante. Ils décident quand même de se porter au devant des troupes, traînant avec eux six vieux canons cerclés de fer. A deux milles de Beauharnois, ils sont rejoints par un parti d'habitants qui a mission de couper le pont entre Saint-Timothée et Beauharnois, mais il est trop tard, les soldats l'ayant déjà dépassé. Numériquement inférieurs et ne disposant que d'environ cent cinquante fusils, les insurgés se retirent sans combattre.

Caldwell Manor

Le mouvement insurrectionnel a un dernier sursaut. Des Patriotes, vivant en exil aux Etats-Unis, rentrent précipitamment au pays pour se porter à l'attaque du manoir Caldwell, dans la nuit du 30 décembre 1838. Une autre escarmouche a lieu au même endroit, le 9 février suivant. Chaque fois, il s'agit d'une quarantaine d'hommes armés d'une trentaine de fusils.

Le rideau tombe sur l'héroïque époque de 1837-1838. Militairement parlant, les Patriotes ne sont pas en mesure de livrer victorieusement bataille aux troupes de la jeune reine Victoria. Devait-on recourir aux armes en pareille circonstance? Les opprimés entendent rarement la voix de la raison. Avec des effectifs numériquement inférieurs et un armement souvent désuet, les insurgés remportent néanmoins des succès, notamment à Saint-Denis, où ils battent des troupes régulières commandées par un officier qui a vu le feu à Waterloo. Retenons que l'insurrection est une première prise de conscience canadienne-française et que les Patriotes, vêtus d'étoffe "du pays", sont entrés à jamais dans l'histoire. Seuls, les médiocres et les soumis sont voués à l'oubli.

Robert-Lionel SEGUIN.